

**Sommaire** :—SOUVENIRS DE STE-HÉLÈNE par Emmanuel de Las-Cases—ZOOLOGIE : Poissons électriques.—GÉOLOGIE : Gisements de l'or.—CRYPTOGAMIE : Sur le genre *Asparagopsis*, Algue Nouvelle.—INCENDIES : De leur extinction par la vapeur.—MÉMOIRE sur les substances colorantes du Canada, par W. Green—NOUVELLES ET MÉLANGES : Steamers.—Strabisme.—Puits Artésiens.—Le SECRET du ciment romain est-il perdu ?

## SOUVENIRS DE STE-HÉLÈNE.

( Il existe toujours une immense différence entre les compilations faites à froids et des détails jetés avec abondance de cœur par un homme distingué, encore sous l'empire de ses impressions personnelles. Le lecteur jugera avec nous que ces pages offrent un intérêt égal à celles qu'écrivit le docteur O'Méara, et qu'elles sont un digne appendice au *Mémorial de Sainte-Hélène*. Le *Journal écrit à bord de la frégate la BELLE POULE* (1), par M. Emmanuel de Las-Cases, sera lu avec avidité.)

### NAPOLÉON DANS SA VIE INTIME.

Lorsque le soleil brille à Sainte-Hélène, la température devient souvent extrêmement chaude, le vent alors est desséchant.

L'évaporation de la peau se fait si rapidement, que les membres et les cheveux en sont arides et raides au toucher. La poitrine se resserre et respire moins librement. On souffre. Le crépuscule est de très courte durée. On sait que c'est un effet commun à toutes les régions de la zone torride. Dès que le soleil a disparu, la chaleur du sol est promptement enlevée par les vents alizés, et dans l'espace de trois quarts d'heure ou d'une heure, à une forte chaleur tropicale succèdent l'atmosphère de la mer et son humidité pénétrante ; le thermomètre (centig.) baisse alors presque subitement de vingt et même de vingt-cinq degrés. Voilà Longwood... la prison de Napoléon...

Cette localité avait-elle été choisie ou plutôt ce séjour avait-il été conservé à dessein ? Moi, témoin oculaire des passions de 1815 et de leur violence qu'on désavouerait aujourd'hui, moi, qui ai vu tout ce qu'avaient d'acerbe, de haineux et d'inattendu, les mesures prises contre l'Empereur, qui ai connu les injures calculées dont il a été l'objet, qui ai ressenti sur ma personne les effets destructifs de ce climat, qui ai vu son action presque immédiate sur la constitution robuste de Napoléon et sur plusieurs de ses serviteurs, en âme et conscience je crois pouvoir dire : oui. Toutefois, des Anglais dont j'honore et respecte le caractère, ont vivement repoussé un pareil doute, disant qu'on ne devait pas même le former. Je désire qu'ils aient raison. L'histoire prononcera.

Anciennement, j'avais fait un plan de la maison de Longwood ; il se trouve dans le mémorial de mon père. Depuis lors il y a eu très peu de changement. Vers la fin de 1819, Napoléon s'était beaucoup occupé de fortifications, et avait plusieurs fois fait travailler ses fidèles serviteurs à figurer sur le terrain les moyens de défense qu'il méditait. Cela donna l'idée de faire un petit jardin sous les fenêtres de l'Empereur. Lorsqu'il fut terminé l'Empereur crut voir en cela un moyen d'exercice et d'occupation, et il traça le jardin qui fait pendant au premier, ainsi que les deux jardins latéraux, tels qu'ils sont figurés sur le plan. Il y travailla lui-même. Ces jardins étaient soignés par ses gens ; quelquefois il y déjeunait. Après sa mort, Longwood fut loué pour devenir une ferme. Excepté un débris de fontaine et un pêcheur, il ne reste plus vestige des jardins. Sur l'emplacement de l'un d'eux, se trouve le manège qui fait tourner le moulin à blé construit dans l'ancien salon.

Les environs de la maison sont complètement changés. A l'entour on a établi des hangars et des parcs à bestiaux. La salle dans laquelle on entre d'abord, après avoir monté quelques marches, est entièrement nue et dégradée ; pas l'apparence d'un meuble ; on voit la place de la petite glace qui, anciennement, ornait la cheminée ; tout y porte l'empreinte de l'abandon et du délaissement le plus complet. Sur les parois de cette pièce, ainsi que sur celles des autres, sont tracés une multitude de noms et d'inscriptions.

De là on passe dans l'ancien salon où l'Empereur est mort ; son lit de camp en fer était entre les deux croisées, le côté gauche touchant le mur, la tête tournée du côté de la salle à manger ; vis-à-vis, et de manière à pouvoir être vu du lit, avaient été placés un buste et un portrait du roi de Rome. Aujourd'hui, un sale moulin à blé remplit presque la pièce ; je le regardais comme une violation coupable du respect dû

aux morts. Je n'en reparlerai pas davantage ici, je ne pourrais le faire sans amertume.

De là on va dans la salle à manger ; c'est une chambre presque obscure dont il ne reste que les murs ; ils sont en état de dégradation. Plus de porte, le plancher en partie pourri. Au plafond est pratiqué un trou par lequel on jette le blé dans une coulisse, qui le fait glisser jusqu'au moulin, dans la pièce voisine de celle où Napoléon est mort.

De cette salle à manger, à gauche, on entre dans la bibliothèque ; à droite, dans l'appartement de l'Empereur. La bibliothèque est comme les autres pièces, on n'en a conservé que les murs. La porte qui conduisait à l'appartement de l'empereur a été murée ; il faut maintenant sortir par la cour pour entrer dans son ancien emplacement.

Pendant la vie de Napoléon, cet appartement consistait en une petite antichambre, une petite salle de bains, chacune de sept pieds de largeur, en un cabinet de travail de quatorze pieds de long sur douze de large, et une chambre à coucher de douze pieds sur douze pieds. Aujourd'hui les murs qui séparaient intérieurement ces quatre petites pièces, ont été détruits ; l'ancienne porte et les anciennes fenêtres bouchées ; une porte nouvelle et deux lucarnes étaient ouvertes. Ce lieu où pendant cinq ans et demi avait vécu Napoléon, où ce beau génie avait jeté ses dernières lueurs, où il avait dicté ces pages immortelles comme les actions qu'elles consacrent, où il avait supporté avec tant de grandeur les coups du sort, où il avait trainé sa longue agonie... ; ce lieu qui avait entendu les seuls regrets qu'il ait proférés... pour sa femme et pour son fils... ; ce lieu qui avait vu une si grande existence lutter pendant si long-temps contre la destruction, puis s'affaiblir de jour en jour sous les progrès du mal... enfin s'éteindre... ce lieu, dis-je, est devenu... une écurie !... Les expressions manquent pour rendre l'indignation et le dégoût...

Tout ce qui existait du temps de l'empereur a si complètement disparu, qu'il est impossible de ne pas voir qu'on l'a fait à dessein. Mais si on voulait anéantir des témoins muets, et pourtant trop éloquents encore d'actes barbares, il fallait jeter bas ces murs et non se borner à les salir.

Lorsque le prince de Joinville vint visiter Longwood, la gêne et l'embarras des officiers anglais qui l'accompagnaient, étaient plus que visibles. On m'a raconté qu'après avoir traversé plusieurs pièces avec eux, le prince était entré dans l'écurie ; que là il s'était retourné pour questionner ; mais qu'ils n'y étaient plus. Sans doute, ils n'avaient point voulu s'exposer à être témoins des sentiments que pouvait faire éclater involontairement une pareille profanation.

Puis-je, après cela, parler des anciens logemens des compagnons d'exil ; de celui de mon père ?... Tous existaient encore, mais avaient subi un sort à peu près semblable.

Que de souvenirs réveillait en moi cette triste habitation ! que de sensations elle me faisait éprouver ! que de sentiments venaient s'agiter en foule dans mon âme et dans mon cœur ! Je revoyais ces lieux où l'empereur causait avec tant d'enjouement et une si aimable familiarité, les endroits où il s'asseyait le plus habituellement, la place où il jouait ordinairement aux échecs, la fenêtre par laquelle il regardait, les allées où je l'avais vu se promener (car je ne m'étais jamais promené à pied avec lui), celles où je l'avais si souvent accompagné à cheval. Quoique tout fût bouleversé, cinq ou six arbres des environs de la maison avaient été épargnés ; un, surtout, qui autrefois faisait un coin d'allée. Mon père, dans son *Mémorial*, raconte que quelques minutes avant d'être arraché à Longwood, il était auprès de l'Empereur avec les autres compagnons d'exil. L'Empereur venait de recevoir des oranges, envoyées par lady Malcolm : il les aimait ; il en avait très rarement, et il eût été si facile de lui en faire avoir toujours ! *Appuyé sur un arbre*, il les préparait gaîment. On parlait de la France : " Cette France, vous la reverrez, vous, mes chers amis, dit-il en souriant ; mais moi... " C'est cet arbre sur lequel il était alors appuyé, qui existait encore ! je le reconnaissais...

Tout, jusqu'au moindre détail, était pour moi un objet d'émotion. J'avais passé une partie de mes premières années à Longwood, dans l'atmosphère de ce grand homme, l'aimant avec toute la ferveur de la jeunesse, l'adorant, lui étant parfois utile, recevant quelquefois des marques affectueuses de sa bonté, sentant le haut prix de la position qu'il me permettait d'occuper auprès de lui malgré mon âge, le contemplant dans les détails de sa vie privée, dépourvu de tout prestige, seul, isolé, déchu et toujours grand... Cette époque, à elle seule, est toute ma vie ; après elle, il n'est plus rien pour moi : ce que j'ai vu là de grand a fait que je suis resté sans illusion pour tout le reste.

J'avais commencé à écrire sous la dictée de l'Empereur à Briars ; mais ce n'est qu'à Longwood que l'état de ses yeux ne permit plus à mon père de travailler lui-même, et je l'ai remplacé ; seulement, presque toujours, il était présent lorsque l'Empereur me dictait. Mon père avait écrit jusqu'au

douzième chapitre des campagnes d'Italie (1796 et 1797) ; j'ai écrit le reste et de plus quelques notes.

L'Empereur dictait très rapidement : je mettais invariablement, et en écrivant très vite, trois heures à copier ce qu'il m'avait dicté en une heure. Son mode de composer a été si exactement décrit par mon père, dans le *Mémorial*, que je ne pourrais rien ajouter. Il avait besoin qu'on lui apportât tous les jours son travail avec régularité ; alors il y prenait goût et s'y attachait. Sans cela, il prenait de l'ennui, ne se plaignait pas, mais laissait la plume. J'étais si heureux d'être avec lui, que j'aurais veillé plusieurs nuits, s'il l'avait fallu, plutôt que d'être en retard d'une heure. Sa manière de travailler était facile et agréable ; tout en lui était si clair, si lucide et si précis, qu'on comprenait immédiatement sa pensée, et qu'on savait sur-le-champ ce qu'il voulait. Il laissait agir comme on l'entendait, trouvant bon qu'on eût sa manière de faire, n'imposant pas la sienne. Dans la composition il recherchait toujours la clarté et la simplicité. Je l'ai vu bien souvent faire une barre sur une expression qu'on pouvait regarder comme un peu recherchée et la remplacer par une plus simple. Quand un sujet avait été dicté plusieurs fois, et que la rédaction paraissait en être définitivement arrêtée, lui-même alors relisait plusieurs fois la copie, cherchant et effaçant avec soin les mots inutiles. Je ne crois pas qu'on puisse en trouver un dans ses écrits. Il appelait cela *ribotter*. Il disait fréquemment : " Maintenant il faut *ribotter* cela... cela n'est pas encore assez *ribotté*." Je ne l'ai jamais entendu se servir de ce mot que quand il était gai ; mais je le lui ai toujours entendu prononcer ainsi (1). Quelqu'un qui avait peu d'orthographe fut chargé de copier un morceau dicté par lui. La première fois que Napoléon le lut, il fit une barre sur la première faute d'orthographe, puis une barre sur la seconde, puis sur la troisième, puis sur une douzaine de mots. Enfin, il laissa là le papier et se leva en disant : " Cela n'est pas lisible," et il cessa le travail pour aller se promener. Or, lorsqu'il écrivait lui-même, il faisait souvent des fautes d'orthographe et des plus étranges. Dans la lettre qu'il adressa à mon père, prisonnier au secret dans l'île de Sainte-Hélène, les fautes d'orthographe et la ponctuation sont très soigneusement corrigées de sa main.

Lorsqu'un sujet était une fois coordonné et arrêté dans son esprit, il paraît que la mémoire s'en conservait au moins très long-temps. Un jour, il me dicta un morceau assez long sur le gouvernement du directoire. Il y discutait à fond les motifs que l'on pouvait faire valoir pour ou contre le gouvernement de cinq personnes. Ce morceau fut écrit trois ou quatre fois, et la rédaction en était définitivement arrêtée. Deux mois ou deux mois et demi après, il le demanda. Je l'avais égaré. Après l'avoir cherché long-temps, je vins lui dire que je ne pouvais le trouver : " Mettez-vous là, me dit-il, et écrivez." Il me le dicta de nouveau. Depuis, je retrouvai les feuilles égarées ; il n'y avait de différence que dans quelques expressions : c'était le même plan, la même série de raisonnemens, le même arrangement d'idées, jusqu'aux mêmes tournures de phrases.

Lorsque mon père a été arraché d'auprès de lui par sir Hudson-Lowe, l'Empereur allait commencer à me dicter l'histoire civile du consulat ; j'avais déjà extrait du *Moniteur*, et de quelques autres ouvrages, une foule de dates et de notes à ce sujet. Il a eu aussi un moment l'intention de me dicter l'histoire d'Alexandre ; il en parlait avec admiration, disant que son histoire avait été écrite par des rhéteurs qui ne la comprenaient pas, qu'elle était encore à faire.

Je me rappelle un moment où écrire l'histoire était pour lui une véritable passion. Il parlait constamment à mon père de toutes les qualités qu'il fallait réunir pour bien écrire l'histoire, du plaisir qu'il devait y trouver un homme d'état, des difficultés que ce travail présentait quand on avait atteint un certain degré d'expérience. Évidemment, ce génie puissant ne pouvant plus agir lui-même, avait besoin de s'occuper ou de ses actions passées ou des actions des autres. Pendant son travail, il était habituellement grave et sérieux. Presque toujours il dictait en marchant. Son pas alors n'était point précipité, et dès que son attention était fixée, il devenait très régulier. Quand son attention se fixait plus fortement encore, son pas devenait ferme, on entendait son pied se poser nettement sur le plancher. Pour peu qu'ils animât, sa respiration devenait haute et fréquente. J'ai toujours remarqué qu'il était entièrement et complètement à l'occupation à laquelle il se livrait. Je n'ai pas souvenir de l'avoir vu s'occuper en même temps de deux choses différentes. Un jour il se moquait de ce qu'on raconte, que César dictait à la fois à plusieurs secrétaires en diverses langues. Pendant qu'il travaillait, on faisait fréquemment beaucoup de bruit

(1) J'ai bien souvent cherché depuis quelle pouvait être l'origine de ce mot *ribotter*. Peut-être fallait-il comprendre *ribotter*. Peut-être cette expression venait-elle de quelque souvenir d'enfance. On dit *ribotter* le beurre ; c'est à dire battre la crème pour en faire sortir le beurre, et plus la crème est *ribottée*, plus le beurre est bien fait.